

Recherches sociographiques



Dominique CLIFT et Sheila MCLEOD ARNOPOULOS, *Le fait anglais au Québec*

Richard Jones

La Nation

Volume 21, numéro 1-2, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055888ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055888ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jones, R. (1980). Compte rendu de [Dominique CLIFT et Sheila MCLEOD ARNOPOULOS, *Le fait anglais au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 21(1-2), 209–210. <https://doi.org/10.7202/055888ar>

votes à l'intérieur de ce tableau selon les indications fournies par l'auteur — notamment aux pages 175 et suivantes sur les blocs libéral, conservateur, créditiste et québécois — on devrait alors conclure qu'à peu près tous les abstentionnistes au provincial sont des électeurs libéraux au fédéral et qu'inversement, les abstentionnistes lors des élections fédérales sont des péquistes. Pour éviter d'en arriver à cette conclusion, il faudrait admettre que le Parti libéral fédéral, parti des « Canadiens français », recueille une partie du vote du bloc nationaliste québécois. L'auteur rejette d'emblée cette hypothèse; il croit qu'« il existe une coupure totale entre ce nationalisme traditionnel, catholique, français, autonomiste [...], corporatiste, ultra-conservateur [...] et le nationalisme québécois indépendantiste, laïc, progressif et anti-libéral [...] ». (P. 184.)

Bref, en plus de décrire les résultats électoraux au Canada depuis vingt ans et de commenter l'actualité électorale, on défend dans cet ouvrage la thèse que le vote péquiste ne s'additionne pas au vote ethnique libéral au fédéral. Le tout est agrémenté d'admonitions, de maximes, de dessins d'animaux et de monstres.

Jean CRÊTE

*Département de science politique,
Université Laval.*

Dominique CLIFT et Sheila McLEOD ARNOPOULOS, *Le fait anglais au Québec*, [Montréal], Libre expression, 1979, 277p.

Depuis le début du siècle, les minorités françaises des provinces anglo-canadiennes ont fait l'objet de nombreuses études. À notre connaissance, cependant, cet excellent petit livre de Dominique Clift et de Sheila Arnopoulos constitue la première analyse sérieuse de la situation de la minorité anglophone du Québec.

Les deux auteurs sont d'anciens journalistes du défunt *Montreal Star*. Ils visent, dans leur volume, à montrer l'interaction constante entre anglophones et francophones du Québec et à prouver que « le fait anglais est un élément essentiel de l'identité collective française comme l'est le fait français pour la population anglaise » (p. 15). À leur avis, les historiens et les politiciens cherchent à nier ce fait. Du côté anglais, on semble incapable d'accepter la participation française à la gestion de l'économie, alors que du côté français, les nationalistes entrevoient la possibilité de créer au Québec une société entièrement française « qui reproduirait l'exclusivisme anglais dont on s'est tant plaint par le passé » (p. 17).

Le livre se divise en trois parties. Dans un premier temps, les auteurs brossent un tableau historique du problème. En deuxième lieu, ils s'interrogent sur la situation actuelle et, finalement, ils présentent quelques aspects de ce que pourrait être le Québec de demain. À l'intérieur de chacune de ces parties, cependant, le plan semble moins évident. Dans la première partie, par exemple, un chapitre sur le conflit linguistique est suivi d'une discussion du rôle de médiateur du Parti libéral fédéral. D'autres sujets, abordés dans la troisième partie, touchent autant le présent que l'avenir.

Clift et Arnopoulos tentent de démontrer que dans le passé les relations entre anglophones et francophones au Québec étaient relativement harmonieuses. Cette coexistence s'explique par le fait que les deux groupes étaient peu en contact l'un avec l'autre. Chaque groupe avait sa vocation, son domaine privilégié, que l'on devine aisément : les anglophones géraient l'économie et les francophones s'occupaient de religion et de culture, en partie parce qu'ils se méfiaient du capitalisme et manifestaient un certain dédain pour les affaires. Si le lecteur accepte l'affirmation que les francophones participaient peu à l'économie québécoise en voie d'industrialisation, il se laissera convaincre moins facilement que les anglophones étaient réellement exclus du monde « intellectuel ». La minorité de langue anglaise possédait un réseau complet d'institutions culturelles mais, étant donné que celles-ci fonctionnaient en anglais, il n'y avait à peu près pas de rapports avec les francophones œuvrant dans le même domaine.

La Révolution tranquille ébranle cette bonne entente. D'abord, les anglophones croient que les francophones, du moins ceux favorables à la Révolution tranquille, ont accepté des valeurs plus modernes, plus nord-américaines, et ils s'en réjouissent. Mais l'affirmation du fait français dans le domaine économique et l'obtention d'une plus grande autonomie pour le Québec les inquiètent, d'autant plus qu'ils ne participent à peu près pas aux affaires politiques. Rapidement, les principales divergences entre les deux groupes deviendront linguistiques car les francophones se convainquent que la francisation de l'économie est nécessaire pour assurer leur participation dans ce secteur. Relativement ouverts d'abord à la nécessité du bilinguisme, les anglophones se rendent vite compte qu'il est difficile d'apprendre le français. Les exigences des Québécois de langue française paraissent alors encore plus inacceptables qu'auparavant et l'opinion publique anglophone se durcit à l'égard du nationalisme.

Que demain nous réserve-t-il? Les auteurs souhaitent évidemment l'avènement d'une société pluraliste au Québec à laquelle les Anglais acceptent de participer à tous les niveaux. Déjà de nombreux anglophones (les auteurs se donnent la peine de les nommer!) montrent les possibilités de cette voie. Mais il reste que les nationalistes ont encore des tendances exclusivistes, que plusieurs souhaitent l'unilinguisme français et la rupture des liens avec le Canada. À ce sujet, cependant, il n'est pas du tout clair dans le texte comment la société pluraliste d'ici, à part d'être de langue française, serait différente, au niveau des valeurs, du modèle américain.

En épilogue, les auteurs posent un problème fort intéressant, du moins en théorie. Pour eux, la Loi 101 pourrait être un véritable cheval de Troie en ce sens qu'elle oblige les immigrants à se rapprocher de la majorité francophone. Comme ailleurs, les immigrants auront une influence marquée sur la société qui se transformera à leur contact. Le résultat pourrait être la société pluraliste que souhaitent Clift et Arnopoulos. Cela suppose cependant une immigration importante au cours des prochaines années. Or, rien n'est moins certain. La transformation de la société québécoise risque donc d'être beaucoup plus lente que celle qu'ont connue, par exemple, les Torontois d'origine britannique depuis la deuxième guerre mondiale.

Richard JONES

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Michel LE BEL et Jean-Marcel PAQUETTE, *Le Québec par ses textes littéraires*, France/Québec, Nathan, 1979.

Le Québec par ses textes littéraires répond, au dire des auteurs, Michel Le Bel et Jean-Marcel Paquette, « à de multiples usages » (« Avertissement »). D'une part, « on peut s'en servir pour enseigner la grammaire et la stylistique aussi bien que pour faire une première connaissance de l'histoire d'une collectivité » (*ibid.*), ensuite l'anthologie « peut être utile aussi bien dans les dernières années du secondaire que pendant tout le cours du collégial » (*ibid.*), enfin l'ouvrage « peut servir d'introduction à la littérature québécoise dans l'enseignement universitaire, comme il peut aussi guider le public lecteur qui voudrait s'initier au Québec par la voie de sa littérature » (*ibid.*). En somme, chacun y trouverait son compte. Malheureusement, à viser ainsi tous les publics à la fois, les auteurs risquent de n'en toucher aucun.

Mais *Le Québec par ses textes littéraires* vise-t-il vraiment tous ces publics à la fois? Si certains textes présentent de manifestes qualités stylistiques, d'autres laissent davantage à désirer, par exemple ceux de La Fontaine et de Létourneaux. De la même façon, si l'ouvrage s'adresse aux étudiants des niveaux secondaire et collégial, singulièrement il ne présente pas de sujets de travaux et il ne satisfait pas aux divisions par genre (roman, essai, poésie, théâtre) qui définissent le programme collégial, pas plus du reste qu'il ne répond aux cours d'initiation à la littérature